



TITLE:

Proust et Barrès: autour des deux fragments sur l'amitié (In memoriam Jo Yoshida)

AUTHOR(S):

MURAKAMI, Yuji

CITATION:

MURAKAMI, Yuji. Proust et Barrès: autour des deux fragments sur l'amitié (In memoriam Jo Yoshida). 仏文研究 2006, S: 181-197

ISSUE DATE:

2006-06-20

URL:

<https://doi.org/10.14989/138072>

RIGHT:

Proust et Barrès

autour des deux fragments sur l'amitié

Yuji MURAKAMI

(Cours de doctorat à l'Université de Kyoto)

Les critiques ont déjà souligné comment le jeune Marcel admirait jalousement Barrès, le « prince de la jeunesse » et comment le premier a pris ses distances avec le dernier au fil du temps, pour devenir Proust¹. À défaut de répéter le « Proust contre Barrès », notre but est, en examinant les deux fragments rédigés dans la période qui précède la publication des *Plaisirs et les jours* (1896), d'indiquer quelques traces de l'influence barrésienne sur Proust, avec une brève considération sur le contexte littéraire de la première moitié des années 90 du XIX^e siècle.

Barrès dans *Le Banquet* et *La Revue blanche*

En 1908, Proust considère Barrès comme « pompier »². En plus, on sait que dans *Le Temps retrouvé*, Barrès sert de repoussoir pour faire valoir la théorie proustienne sur l'œuvre d'art³. Mais pour éclaircir la place de Barrès chez Proust, il faut remonter au *Banquet*⁴, puisque c'est à propos de l'article de Léon Blum, publié dans cette revue fondée par Fernand Gregh (1873-1960) en 1892, que l'on rencontre le nom de Barrès pour la première fois dans la Correspondance de l'édition de Kolb⁵.

Les collaborateurs du *Banquet* étaient principalement des anciens condisciples du Lycée Condorcet : Fernand Gregh, Daniel Halévy (1872-1962), Marcel Proust, Robert Dreyfus (1873-1939), Louis de la Salle (1872-1915), etc. La revue se caractérisait par l'éclectisme et l'anarchisme⁶, si bien qu'elle était proche de la *Revue blanche* qui, elle aussi éclectique, se centrait sur l'individualisme anarchiste. Barrès était leur idole : « Tous ces jeunes écrivains de la *Revue Blanche* étaient nourris des premières œuvres de Barrès, telles *Un*

Homme Libre ou *l'Ennemi des Lois*. C'est Barrès qui avait renforcé chez eux l'importance qu'ils accordaient instinctivement au culte de leur personnalité.»⁷ La lune de miel entre l'écrivain et la revue durera jusqu'à l'éclat de l'affaire Dreyfus (1898) qui transformera cette dernière en centre du dreyfusisme, dans lequel Lucien Herr jettera le fameux anathème à Barrès.

Lucien Muhlfeld (1870-1902), qui dominait *La Revue blanche* pendant les années 1891-1895 en tant que chroniqueur de la critique littéraire, ne cachait pas son admiration pour l'écrivain. *Du sang, de la volupté et de la mort* (1892) lui a donné l'occasion de confirmer son barrésisme depuis sa lecture de *Sous l'œil des Barbares* (1888) : « M. Maurice Barrès est un écrivain excellent, ne nous laissons pas de le répéter [...]. On sort de la lecture du dernier de ses livres, comme des précédents, assuré qu'il est le meilleur, le plus maître écrivain de langue française. Il ne faut même pas rapprocher de cette maîtrise d'autres talents.⁸ » Léon Blum (1872-1950), à son tour, était barrésien décidé jusqu'à la désillusion au moment du refus de l'écrivain de signer la pétition en faveur de Dreyfus. Son premier article dans *La Revue blanche*, « Le progrès de l'Apolitique en France » (juillet 1892) était dédié à Barrès. Ce dernier publie lui-même dans *La Revue blanche* en 1892 la préface de sa *Toute licence sauf contre l'amour*, sous le titre de « À un lecteur familier »⁹.

Pour marquer l'originalité par rapport à d'autres revues, *Le Banquet* cherchait à rivaliser en vain avec Barrès : l'admiration et la jalousie étaient mal dissimulées. Quand Léon Blum débuta dans *Le Banquet* avec la « Méditation sur le suicide d'un de mes amis »¹⁰, il était trop barrésien pour ne pas provoquer la colère de Proust : « Cet article pourrait être écrit par le larbin de Barrès »¹¹. Aux yeux de Gregh, énergique adepte de l'auteur du *Jardin de Bérénice*¹², celui-ci était un parfait porte-parole de sa génération : « Qu'on se rappelle les amusettes philosophiques de M. Barrès, si pleines d'ailleurs de fantaisie et de grâce poétiques, mais où notre époque blasée se délecte comme au sérieux d'un clown sentimental ; qu'on se rappelle ces plaisanteries pincées dites à mi-voix dans l'ombre de quelques phrases obscures, et surtout cette incessante ironie qui est comme l'aveu perpétuel que l'intelligence de M. Barrès, cette intelligence agitée et confuse qui est, hélas ! la nôtre à tous, se fait avec une inconsciente sincérité de son insuffisance »¹³. Quant à Daniel Halévy, il ne cessera de reconnaître en Barrès un de leurs « maîtres » même après l'affaire Dreyfus¹⁴. Robert Dreyfus ne

rappellera pas autre chose dans ses *Souvenirs sur Marcel Proust*¹⁵, à propos de cette survie du respect pour l'ancien prince après la dure épreuve.

Barrès ou Desjardins

Le jeune Marcel était-il étranger à sa génération ? N'était-il pas, se demanderont les fins lecteurs de la *Correspondance* de Proust, contre l'ironie barrésienne et plutôt aux côtés de la « Raison » ? : dans une lettre adressée à Robert Dreyfus qui a pris la défense de Barrès dans un article du *Banquet*¹⁶, Proust reproche à son ami d'avoir négligé la valeur de Paul Desjardins. « Enfin tu es bien dur pour Desjardins. Sans m'arrêter à ce qu'il y a d'irrévérencieux dans "l'éteignoir de la foi", ne penses-tu pas que celle de Desjardins est une lumière de la raison à côté du scepticisme de Barrès? Au moins c'est la Raison qui décide : ne nous fions pas à la raison. Et c'est énorme auprès de ce que dit la raison de Barrès.»¹⁷

Paul Desjardins (1895-1940), professeur de Proust à l'École libre des sciences politiques, avait publié *Le Devoir présent*¹⁸ en 1892. Dans ce livre qui incarne, avec *Le Sens de la vie* (1889) d'Édouard Rod (1857-1910) et quelques écrits de Melchior de Vogüé (1848-1910), le néocatholicisme né comme réaction contre le scientisme en cette fin de siècle¹⁹, Desjardins fait un fervent appel à l'union des « positifs », la « Solidarité » ou l'« Unanimité, c'est-à-dire une seule âme en beaucoup d'hommes »²⁰. La visée de l'auteur est, à travers la lutte contre l'individualisme et le scientisme des « négatifs » tels que Taine, Renan, Darwin et leurs disciples, de bâtir une morale laïque qui puisse consolider l'unité de la III^e République naissante, en se fondant sur le tolstoïsme et le kantisme. Le livre se termine par l'annonce de la fondation de l'Union pour l'action morale. Elle est en effet fondée le 11 janvier 1892 et Proust s'abonne à son *Bulletin* à partir de 1893²¹.

Cette brusque déclaration du culte du groupe a immédiatement entraîné des réactions chez les individualistes²², d'autant que l'auteur lui-même était considéré comme un dilettante. Dans *La Revue blanche* qui s'ouvre par « À un lecteur familier » de Barrès, Muhlfeld répond au *Devoir présent*, en se moquant de son « grotesque » appel au devoir et à l'union et en affirmant la supériorité de l'individualisme²³.

Quant au *Banquet*, qui vient de voir le jour, Fernand Gregh y consacre un compte rendu²⁴ dans lequel il réduit la conversion de Desjardins au réformisme spiritualiste, à un caprice de dilettante à la Barrès : « M. Desjardins s'est fort ennuyé en lui; le vide de l'égotisme de M. Barrès lui est rapidement apparu ; le dilettantisme pur, celui qui a foi en lui, l'a fatigué ; lui aussi il a compris qu'il lui fallait sortir de sa chambre. Alors il s'est promené par les champs glacés et si noblement tristes du devoir ; il tente même d'y organiser des excursions, y promène ses amis et jure à ses adversaires qu'il les y conduira ; mais sans qu'il s'en aperçoive, loin de s'oublier dans ses promenades, il s'y exalte, il s'y cultive avec un talent que peut lui envier M. Barrès ; et peut-être qu'un jour, quand son imprudent idéalisme l'aura enrhumé, et qu'il sera rentré dans sa petite chambre, verra-t-il toute son illusion et combien il était innocemment habile à se donner des plaisirs. »²⁵ *La Revue blanche* accueille cet article amicalement : « Signalons une fort curieuse et profonde étude de M. Fernand Gregh sur *Le Devoir présent* »²⁶. Dans le numéro suivant du *Banquet*, un certain Robert Herdey raffine les attaques contre Desjardins : dans l'article intitulé « Critique de la raison pratique », celui-ci se trouve, avec Melchior de Vogüé et Ernest Lavisse, en tête du cortège de « l'*Armée du salut par la foi* » qui défile dans la rue des Écoles, devant la nouvelle Sorbonne, en criant : « Vers la lumière! À bas Barrès ! [...] Mort à petite secousse²⁷! Vive la grande secousse de la foi ! » Un jeune homme qui éprouve « un irrésistible désir de connaître la formule de son âme » reconnaît au-dessus de la foule l'« ombre de Kant ou celle de Tolstoï »²⁸ et voit Desjardins comme un joueur de flûte. L'« *Armée* » s'avère ainsi impuissante.

Gustave Lanson, maître de Gregh, précisera la conversion néocatholique de Desjardins dans *l'Histoire de la littérature française* : « Paul Desjardins ironiste subtil, est devenu un moraliste grave et pénétrant »²⁹; « M. de Vogüé, M. Edouard Rod, M. Paul Desjardins, venus de trois camps ennemis, l'un de chez les catholiques, l'autre de chez les protestants, et le troisième du camp des dilettantes ironistes, se réunissaient pour prêcher la valeur moralisatrice de la croyance religieuse, quelle qu'elle fût, pour affirmer énergiquement le postulat moral et la nécessité d'en faire une règle de la vie, le devoir de se conformer à la volonté de Dieu, même sans croire à Dieu. Toutes ces prédications étaient imprégnées d'un vif sentiment de la fraternité humaine, qui semblait devoir apporter au collectivisme dogmatique le secours d'un socialisme sentimental. »³⁰

Voilà que tombe le mot clé de « fraternité ».

Comme tendances littéraires de l'époque, il y avait d'une part le néocatholicisme « tolstoïsant » représenté par Paul Desjardins ou le néokantisme des professeurs, et d'autre part l'individualisme ou l'anarchisme élégant à l'André Maltère, supportés par *La Revue blanche* et *Le Banquet*. Au *Devoir présent* s'opposait *Le Culte du moi*.

Ce serait pourtant sans intérêt de demander si Proust se plaçait dans le camp de Desjardins ou dans celui de Barrès ou bien entre les deux. Proust qui a défendu la raison de Desjardins contre le scepticisme de Barrès, a critiqué également l'attitude du premier :

J'y ai lu avec stupéfaction qu'on devait recommander plutôt une charité inutile et pour ainsi dire voluptueuse (exemple des parfums) qu'une charité utilitaire (utilitaire non point dans l'intention vertueuse de celui qui donne mais dans la fin appropriée à celui qui reçoit) qui laisse, y dit-on, l'âme sèche. Ces paroles ne m'auraient pas étonné, si elles m'y avaient déplu, dans le *Marc-Aurèle* de M. Renan, la *Thaïs* de M. France, ou le *Jardin de Bérénice* de M. Barrès. Comme ces grands artistes considèrent seulement la charité (et c'est faiblesse chez eux, à mon humble avis) d'une façon esthétique, ils n'ont garde de lui ôter ce charme de l'« inutile », la plus artistique des élégances. [...] Mais que dans votre revue vous laissiez écrire des choses pareilles voilà ce qui cause ma stupéfaction. [...] N'avez-vous banni la pure esthétique de l'art même (et c'est il me semble l'excès de votre doctrine et la confusion de deux idées) que pour la faire rentrer, où elle n'a que faire, dans la morale. Et celui qui répandrait des parfums aux pieds d'un pauvre, au lieu de le vêtir, n'obéirait-il pas à la volupté artistique d'accomplir un acte si splendidement inutile plutôt qu'à la bonne volonté de faire du bien au pauvre. Et par là ce serait dans cette charité que résiderait plutôt une pensée utilitaire que dans la charité qui s'efforce à faire le plus de bien à l'objet de son amour.³¹

Plus tard, dans son premier livre, Proust s'amusera à opposer un parent de Desjardins et de Vogüé à un disciple favori de Barrès³². Mais, on ne peut nier l'influence exercée par Barrès sur le Proust des *Plaisirs et les jours*³³.

Examinons, en exemple, deux fragments sur le thème de l'amitié. Ce ne serait pas sans intérêt de constater une affinité entre les deux écrivains, quand on considère le développement de ce sujet chez eux : nourri de la lecture de Ruskin, Emerson, Daniel Halévy et Sainte-Beuve, Proust dissertera sur la nullité de l'amitié dans le futur roman, tandis que Barrès inscrira le mot « amitié », ou correctement les « amitiés françaises » au noyau de son programme de l'éducation nationale, en s'inspirant visiblement du *Peuple* de Michelet.

Amitié 1 : Proust et Darlu

Proust fonda *Le Banquet*, nous l'avons vu, en 1892 avec les anciens élèves du lycée Condorcet. Les jeunes rédacteurs considéraient leur revue plutôt comme une sorte de foyer littéraire que comme le lieu où ils expriment leur individualité³⁴. *Le Banquet* cesse de paraître en 1893 avec le huitième numéro. Mais cela n'empêche pas à Marcel de continuer la création en groupe : il participe à la rédaction d'un roman épistolaire avec Halévy, Gregh et La Salle.

Il est à noter que la collaboration a été engagée par les disciples de Marie-Alphonse Darlu, le maître de philosophie à Condorcet, dont l'influence sur Marcel a été signalée par les critiques³⁵. Le système de la philosophie de Darlu avait pour centre la morale³⁶.

Certes, Paul Bouteiller³⁷ des *Déracinés* (1897) pouvait s'imposer à Proust campant le portrait de Darlu sous le nom de Beulier dans *Jean Santeuil*³⁸, mais pour connaître ce professeur tel qu'il était, on pourrait avoir confiance, dans une certaine mesure, en cet écrit autobiographique par excellence.

Aux yeux de Barrès, au moins après les *Déracinés* et notamment depuis son engagement dans l'affaire Dreyfus, le kantisme représente l'origine du mal dans la France moderne. L'éducation imprégnée de l'universalisme kantien crée, au lieu des « français », une « humanité » abstraite et nomade au « désert de Paris »³⁹. Contrairement au lorrain, l'élève parisien est fasciné par la philosophie dans la classe⁴⁰. *Jean Santeuil* décrit la scène où Beulier prêche l'importance du travail à son élève qui est venu pour recevoir un cours. Avec *Souvenirs de Socrate* de Xénophon, le maître se réclame de la *Bible de l'humanité* de Michelet, ouvrage recommandé par la tradition laïque, non pour instruire le culte du génie, mais pour imprimer dans l'esprit de l'élève, l'importance du travail

commun, le sacrifice pour tous.

Il faut prendre en considération ce contexte-là pour aborder le thème de l'amitié apparu pour la première fois sous la plume de Proust. Examinons le fragment avorté, « sacrifié » pour l'autre publié dans *La Revue blanche* :

L'amitié seule peut inspirer et former à sa ressemblance un entretien sur l'Amitié. Alors il est courageux, confiant, serviable, désintéressé, sincère et doux ; comme le platane il répand au loin ses graines ailées et que les souffles élevés soutiennent et portent jusqu'à l'endroit précis où il naîtra par lui un arbre fraternel, et dans un tel entretien chacun reconnaît l'image auguste sinon de l'amitié dont nous avons effectivement investi et sacré un ami, au moins de celle que nous gardions enfouie entre les reliques au pied même des autels pour celui qui s'étant présenté fera reconnaître son droit. Quand ce véritable droit divin qu'il a de toute éternité sur notre cœur se sera manifesté, rien ne pourrait plus s'opposer à ce qu'il fût sacré notre ami et c'est le Saint-Esprit qui volera lui-même.⁴¹

L'amitié doit être commencée par l'entretien. D'emblée, on est renvoyé du côté de Beulier. À la suite du passage des *Mémorables* que Beulier lit avec Jean dans *Jean Santeuil*, Xénophon présente de fait le problème du choix des amis, préoccupation chère à la morale de l'antiquité.

Mais l'élan de l'imagination proustienne ne tarde pas à dépasser le cadre figé de l'éthique. L'amitié se compare à la dissémination des grains, une métaphore typiquement romantique, dira-t-on : à l'ouverture de *Pollens* [*Blüthenstaub*], Novalis a mis en exergue ce fragment : « Amis, le sol est pauvre : il faut que nous semions / Richement pour n'avoir que de minces moissons. »⁴² Pourtant le démon de Darlu est toujours présent. Il s'agit, en fait, moins de la terre en friche à la Novalis que du jardin fertile embaumé du lilas et de l'héliotrope du professeur à Condorcet. *Jean Santeuil* ne porte-t-il pas le témoignage là-dessus ? : « À la place où son maître avait semé un seul mot, Jean, qui le cultivait avec amour, trouvait au bout de quelques temps une idée florissante. Il trouva plus tard quand il relut plus de charme qu'il n'aurait cru dans ce récit de Xénophon. Il y revint souvent dans la suite, et quand il avait dans sa chambre des amis intelligents et qui n'étaient point trop pressés, prenant involontairement par moments la voix charmante de M. Beulier il aimait bien le leur lire. »⁴³

Une fois arrivée à l'« arbre fraternel », l'amitié prend l'aspect du christianisme. Le goût de la mystique chrétienne était à la mode en cette fin de siècle.⁴⁴ À l'instar de Barrès, qui a fourni à ses deux héros d'*Un homme libre* (1889), l'*Exercice spirituel* d'Ignace de Loyola, comme manuel de leur recherche de l'égotisme, Proust met en épitaphe de sa première livre les citations de *l'Imitation de Jésus Christ*. Il s'agit pourtant toujours de Darlu : c'est de celui-ci que Marcel hérite « le spiritualisme sans Dieu qui est la foi de la Sorbonne de cette époque, de *La Revue de métaphysique et de morale* et de la III^e République naissante »⁴⁵.

Or, qu'est-ce que cet « arbre fraternel », qui surgit au centre du fragment ? Ce ne serait rien d'autre que « l'arbre de la fraternité ». Voilà l'image de la Révolution, d'où les expressions telles que le « droit », « ce véritable droit divin ». Lors de la Révolution, la fraternité, cette « petite dernière », étant la plus marginale et « la parente pauvre » de la triade d'abstraction qui compose la devise républicaine, « l'arbre de la fraternité se contente des places secondaires, ou des limites »⁴⁶, alors que l'arbre de la liberté se dresse sur la place principale des villages. « On plante volontiers les arbres de la fraternité aux frontières, soit entre les pays, soit entre les cantons ou les villages. »⁴⁷ Mais cela fait naître un autre sens : la fraternité frontière. Ce fait correspond à la description du fragment en question. Les « graines ailées » doivent être emportées jusqu'« au loin », à l'endroit marginal, la frontière où on rencontre l'étranger et on fraternise avec lui.

Ainsi, celui qui succède à Xénophon, c'est Michelet, lecteur de *l'Imitation*, écrivain toujours cher à Darlu-Beulier⁴⁸. L'auteur de *l'Histoire de la révolution française* n'affirme-t-il pas dans son *Journal* que « la fraternité, c'est le droit par-dessus le droit »⁴⁹ ? Comme dernière base de son programme de la Cité universelle, l'historien ne cesse de prôner « l'universelle fraternité »⁵⁰, « la fraternité universelle »⁵¹, c'est-à-dire « l'immense concert de la fraternité humaine »⁵². Mais ajoutons qu'au tournant du siècle, le mot « solidarité » commence à remplacer celui de « fraternité ». Contre Léon Bourgeois qui mobilise la biologie récente pour la promotion de cette idée à « la philosophie officielle de la III^e République », Darlu, spiritualiste convaincu, se lancera dans un article de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, fondée par son ancien élève, Xavier Léon, en insistant sur l'incompatibilité entre la science et la conscience,

entre la biologie et la morale. Le maître de Proust y explique son idée morale de la Révolution : « il est vrai que notre démocratie s'est presque dépouillée de ces racines séculaires qui donnaient la vie aux sociétés du passé ; elle a rejeté toute tradition ; elle ne vit guère que de l'assentiment des esprits. Elle est plus *spirituelle* ; elle a donc besoin de compter davantage sur la conscience. »⁵³ Darlu se comporte ainsi comme lecteur de Michelet, car la substitution des anciens principes moraux tels que la « charité » chrétienne ou la « solidarité » scientifique (le mot n'est pas encore empreint de sens politique) par le principe de « fraternité », est une idée capitale de l'*Histoire de la Révolution française*⁵⁴.

Pour revenir au fragment en question, à l'abri de l'enthousiasme fraternel sans frontière, la poésie proustienne tend à rétrécir le cadre des amis. Un seul ami suffira. Un ami à venir. À « l'endroit précis ». Proust songe ici, semble-t-il, à l'un des « charmants »⁵⁵ vers de Sully Prudhomme⁵⁶ (1839-1907). Il s'agit du poème intitulé « Aux amis inconnus » (*Les Vaines tendresses*, 1875) que le romancier citera « de mémoire » avec des retouches dans une lettre de 1908 : « Ces vers je les dédie aux amis inconnus etc. / Cher Passant, ne prenez de moi-même qu'un peu / Le peu qui vous a plu parce qu'il vous ressemble. / Mais de nous rencontrer ne formons pas le vœu, / Le vrai de l'Amitié, c'est de sentir ensemble. / Le reste en est fragile, épargnons-nous l'adieu ! / Parfois un mot, complice intime, vient rouvrir / Quelque plaie où le feu désire qu'on l'attise, / Tombe comme une larme à la *place précise* / Où le cœur mal fermé l'attendait pour guérir. »

L'entretien philosophique qui initie l'amitié finit ainsi par une transformation en une sympathie sereine. On sait néanmoins que Sully Prudhomme, cet ancien élève du lycée Condorcet, était un grand favori des solidaristes dont Darlu a pris le parti, en tant qu'Inspecteur général de l'Instruction publique et qu'il a lui-même préfacé plus tard la *Bible de l'humanité*⁵⁸. D'ailleurs, le poète était nommé comme un des « positifs » par Desjardins⁵⁹. C'est par conséquent le vernis de Darlu qui donne l'unité à ces matières apparemment disparates dont se compose l'amitié proustienne mise en forme pour la première fois.

Amitié 2 : Proust et Barrès

Toutefois, à la place du fragment que l'on vient d'examiner, Proust en a publié un autre sur le même sujet dans *La Revue blanche* de juillet-août 1893. Il s'agit de « L'Amitié » reprise dans *Les Plaisirs et les jours* :

Il est doux quand on a du chagrin de se coucher dans la chaleur de son lit, et là, tout effort et toute résistance supprimés, la tête même sous les couvertures, de s'abandonner tout entier, en gémissant, comme les branches au vent d'automne. Mais il est un lit meilleur encore, plein d'odeurs divines. C'est notre douce, notre profonde, notre impénétrable amitié. Quand il est triste et glacé, j'y couche frileusement mon cœur. Ensevelissant même ma pensée dans notre chaude tendresse, ne percevant plus rien du dehors et ne voulant plus me défendre, désarmé, mais par le miracle de notre tendresse aussitôt fortifié, invincible, je pleure de ma peine, et de ma joie d'avoir une confiance où l'enfermer.⁶⁰

Le contraste est de taille. Il n'y a plus l'« entretien » de l'Amitié, ni la dispersion de grains de pollen. À l'action extérieure se substitue le repos absolu ou la protection étanche. Au plaisir du travail commun, celui du retrait, de l'inaction ou de l'abandon. Il n'y a plus l'ombre du maître, ni de Michelet. S'il y en a une, il s'agit du Michelet de l'*Oiseau*. Le fragment n'annonce-t-il pas déjà les chambres d'hiver⁶¹ dans les « évocations tournoyantes et confuses » ?⁶²

Dans l'amitié, Proust semble avoir trouvé « la chaleur première » que Bachelard a saisi au commencement de la conscience, c'est-à-dire l'état d'être protégé qui précède le rejet à l'extérieur où « s'accumulent l'hostilité des hommes et l'hostilité de l'univers »⁶³. Sans ennemis, pas d'amis. Chez Proust aussi, pour la consolidation de l'intimité, l'amitié a besoin de l'inimitié, de l'événement qui catalyse l'union et la désunion, du « grand objet » qui suscite « l'enthousiasme »⁶⁴. Cette dimension de l'antagonisme, absente dans *Les Plaisirs et les jours*, ne manquera point d'être parcourue par l'amitié proustienne dans *Jean Santeuil* où, toutefois, l'exigence d'une œuvre à créer commencera à s'opposer aux œuvres de l'amitié, et où l'affaire Dreyfus s'inscrira avec la fièvre du jeune écrivain « engagé ».

Proust arrive-t-il à se débarrasser du démon de Darlu ? Malgré tout, ce que

nous reconnaissons dans ce fragment caractérisé par le goût décadent, est une sympathie pour le « prince de la jeunesse ». Dans *Jean Santeuil*, avant la première classe de Beulier, Jean s'imaginait la « douceur désenchantée » de la philosophie à l'aide des phrases de Barrès et celles de Renan. Beulier ne tarde pas à corriger cette compréhension fautive et fin-de-siècle de la « philosophie » par son élève.⁶⁵ Pourtant, ici, Proust écoute Barrès, et non Darlu. Las de la solitude *sous l'œil des Barbares*, le héros anonyme du premier roman du *Culte du moi* aspire à l'avènement d'un ami ou plutôt d'un complice clairvoyant de [son] âcreté »⁶⁶ :

Je voudrais pleurer, être bercé ; je voudrais désirer pleurer. Le vœu que je découvre en moi est d'un ami, avec qui m'isoler et me plaindre, et tel que je ne le prendrais pas en grippe. [...] J'aurais passé ma journée tant bien que mal sous les besognes. Le soir, tous les soirs, sans appareil j'irais à lui. Dans la cellule de notre amitié fermée au monde, il me devinerait ; et jamais sa curiosité ou son indifférence ne me feraient tressaillir. Je serais sincère ; lui affectueux et grave. Il serait plus qu'un confident : un confesseur. Je lui trouverais de l'autorité, ce serait "mon aîné" ; et, pour tout dire, il serait à mes côtés moi-même plus vieux.⁶⁷

Ce vœu sera exaucé par l'avènement de Simon dans le roman qui suit : « Simon et moi nous comprîmes alors notre haine des étrangers, des *barbares*, et notre égotisme où nous enfermons avec nous-mêmes toute notre petite famille morale. Le premier soin de celui qui veut vivre, c'est de s'entourer de hautes murailles ; mais dans son jardin fermé il introduit ceux qui guident des façons de sentir et des intérêts analogues aux siens. »⁶⁸ Or, Proust a-t-il lu *Sous l'œil des Barbares* ? Si l'on adopte la chronologie établie par Jean-Yves Tadié⁶⁹, Proust a lu Barrès pour la première fois, en même temps que Renan, Leconte de Lisle et Loti, en 1888 : l'année de la publication de *Sous l'œil des Barbares*⁷⁰. Même si Proust n'avait pas retenu ce passage du premier volet du *Culte du moi*, l'écrivain a pu le retrouver trois ans plus tard : au début de *Trois Stations de psychothérapie*, Barrès le cite lui-même *in extenso* avec le soin du psychologue des jeunes gens :

Je me suis surpris à en invoquer le bénéfice dans une page de *Sous l'œil des*

Barbares. C'était une prière ardente, une des plus sincères, je l'affirme, qui soient sorties de l'angoisse, familière à tant de jeunes gens de notre époque. « ... Le vœu, disais-je, que je découvre en moi est d'un ami, avec qui m'isoler et me plaindre, et tel que je ne le prendrais pas en grippe. [...] Il serait plus qu'un confident : un confesseur. Je lui trouverais de l'autorité, ce serait "mon aîné" ; et, pour tout dire, il serait à mes côtés moi-même plus vieux... » [...] Mais voici l'essentiel où je vise dans ces consultations : « ...Si mon cerveau trop sillonné par le mal se refusait à comprendre, et, cette supposition est plus triste encore, si je méprisais la vérité par orgueil de malade, lui, sans méchantes paroles, modifierait son traitement. Car *il serait moins un moraliste qu'un complice clairvoyant de mon âcreté. Il m'admirerait pour des raisons qu'il saurait me faire partager ; c'est quand la fierté me manque qu'il faut violemment me secourir et me mettre un dieu dans les bras, pour que du moins le prétexte de ma lassitude soit noble* » [...] Le voilà dans cette dernière ligne, le véritable traitement qui convient à nos jeunes contemporains, caractérisés par l'énergie de leurs dédains et par leur impuissance à agir.⁷¹

Proust pour Barrès ? Certes, on pourrait dire que tout en partageant cette « impuissance à agir », la sensibilité « fin-de-siècle », Barrès ne cesse de chercher à surmonter, à force d'action, le scepticisme ou la tentation de la décadence, alors que dépourvu de l'« énergie » (soit barrésienne, soit desjardinsienne), Proust se plaint toujours de la « maladie de volonté », mais le fait que Proust ait sacrifié le fragment qui laisse apercevoir le profil de Darlu, en faveur du fragment inspiré de Barrès ne montre-t-il pas que le jeune Proust se détache du professeur moralisant pour arriver à l'art séparé de la morale ?

Nous avons constaté l'influence de Barrès sur Proust par l'analyse des deux fragments de la période des *Plaisirs et les jours*. Chez Proust, l'amitié n'est plus l'entretien philosophique ou le dialogue entre les égaux, mais l'intimité aristocratique fermée et incompatible avec l'idée de fraternisation. Quant à Barrès, en passant par l'affaire Dreyfus et par la perte de ses parents, le sentiment de la familiarité barrésienne, forgé par la communauté du mépris et de la haine contre les « Barbares », se transformera en « Amitiés françaises ». Démétaphorisant ainsi le mot de « Barbares » et le superposant aux allemands, l'écrivain retrouvera sa « racine » en Lorraine. Mais pour mieux cerner l'influence de

Barrès sur Proust, ou les relations entre ces deux écrivains, il faudrait examiner leur engagement dans l'affaire Dreyfus qui a séparé la République en deux. Cette procédure contribuerait à comprendre le statut proustien de la communauté.

Notes

1. Sur Proust et Barrès, voir Germaine Brée, « Marcel Proust et Maurice Barrès », *The Romanic Review*, vol. XL, n° 2, 1949, pp. 93-105 ; Anne Henry, *Marcel Proust, théorie pour une esthétique*, Paris, Klincksieck, 1981 ; Antoine Compagnon, *Proust entre deux siècles*, Paris, Seuil, 1989, pp. 257-297 ; Marie Miguët, « Proust et Barrès », *Barrès : une tradition dans la modernité*, Paris, Honoré Champion, 1991, pp. 287-306 ; Than-Vân Ton-That, « Proust et Barrès : l'écriture de soi et les masques de la fiction romanesque (1888-1902) », *Ego scriptor : Maurice Barrès et l'écriture de soi*, sous la responsabilité d'Emmanuel Godo, Paris, Kimé, 1997, pp. 29-42 ; Kazuyoshi Yoshikawa, « Proust et Le Greco », *Bulletin de la société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray* [désormais cité comme *BMP.*], 1994, n° 44, pp. 29-41.
2. Marcel Proust, *Carnets*, édition établie et présentée par Florence Callu et Antoine Compagnon, Paris, Gallimard, 2002, « Carnet 1 », 15 r°, p. 57.
3. *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 4 vol., 1987-1989, [désigné ci-dessous *RTP.*], t.I, pp. 374-375, 467. Voir aussi *La Correspondance de Marcel Proust*, éditée par Philippe Kolb, Paris, Plon, 21 vol. [désignée ci-dessous *Corr.*], t. XIV, p. 119.
4. Sur cette revue, voir Jacques Deguy, « Étude de la revue *Le Banquet* (1892-1893) », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 4, printemps 1976, pp. 29-43.
5. Voir la page 3 du présent article et la note 11.
6. « Le lecteur n'attend pas de leur part une profession de foi. Ils tiennent à déclarer hautement qu'ils adoptent, en matière de littérature, les doctrines anarchiques les plus subversives. Nous ne serons pas symbolistes, mais nous ne serons pas tolstoïstes. La largeur de notre éclectisme réconciliera nos tempéraments. Chacun de nous saura bien choisir, pour ses exercices spirituels, telle suggestion qu'il lui conviendra. » (« Au lecteur », signé « La Rédaction », *Le Banquet*, n° 1, mars 1892, p. 5.) Dans cet avis au lecteur placé en tête du premier numéro, on peut reconnaître aisément une influence de Barrès sur les jeunes rédacteurs : dans *Un homme libre* (1889), les deux héros utilisent comme guide de leur recherche du Moi, *L'Exercice spirituel* d'Ignace de Loyola.
7. A.B. Jackson, *La Revue Blanche (1889-1903). Origine, influence, bibliographie*, Paris, M. J. Minard, 1960, p. 23.
8. *La Revue blanche*, décembre 1894, p.573.
9. *La Revue blanche*, février 1892, pp. 65-69.
10. *Le Banquet*, n° 4, juin 1892, pp. 115-116.
11. *Corr.*, t. I, p. 169.
12. Cf. Fernand Gregh, *L'Âge d'or*, Paris, Grasset, 1947, pp. 136-138.
13. Fernand Gregh, « La question présente et le "Devoir présent" de M. Paul Desjardins », *Le Banquet*, n° 1, 1892, p. 26.
14. Cf. Daniel Halévy, *Apologie pour Notre passé*, *Cahiers de la quinzaine*, onzième

- série, dixième cahier, 1910, p. 17, p. 42.
15. « Barrès connaissait de longue date, l'admiration que lui avait toujours vouée notre petit groupe du *Banquet*. Sur les bancs du lycée, à seize ans, nous pressentions déjà sa maîtrise, en un temps où son "dandysme" effrayait les bourgeois. Admiration assez réfléchie, assez ferme pour lui être restée fidèle, – il le savait bien – même en ces temps fort troubles, pendant les années de véritable guerre civile où nous aurions pu être tentés de ne voir en lui qu'un implacable adversaire. » (Robert Dreyfus, *Souvenirs sur Marcel Proust*, Paris, Grasset, 1926, p. 74; cité par Germaine Brée, art. cité, p. 95.)
 16. Robert Dreyfus, « *La Situation littéraire* », *Le Banquet*, n° 5, juillet 1892, pp.158-160.
 17. *Corr.*, t. I, p. 174.
 18. Cette brochure datée de Noël 1891 est un recueil des articles publiés dans le *Journal des Débats* à la fin de 1891. Proust allègue cet ouvrage dans l'article intitulé « Chose d'Orient », publié dans *Littérature et critique* du 25 mai 1892. (*Contre Sainte-Beuve*, précédé de *Pastiches et Mélanges* et suivi de *Essais et Articles*, édition établie par Pierre Clarac, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 351.)
 19. Sur la renaissance spiritualiste entre 1890 et 1895, voir Adrien Dansette, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, Paris, Flammarion, 1948-1951. – 2 vol., t. I, pp. 216-224.
 20. Paul Desjardins, *Le Devoir présent*, Paris, A. Colin, 1892, p. 28. Desjardins souligne.
 21. À l'égard de l'influence du *Bulletin de l'Union pour l'action morale* sur la formation culturelle de Proust, voir Eri Wada, *Proust et la traduction, l'évolution stylistique et esthétique de Marcel Proust à travers la traduction des ouvrages de Ruskin*, thèse présentée à l'Université de Paris IV, 1996, p.52 sq., Annexe 2.
 22. Plus tard, en 1896, Barrès lui-même notera son dégoût pour Desjardins dans ses *Cahiers* qu'il vient de se mettre à rédiger : « Je me précise mes raisons de dédaigner le vulgaire Desjardins. Cet homme ignore la haute culture, ne la sent pas. Avec quel accent Lagneau me disait : "Monsieur Barrès nul philosophe n'a possédé la vérité, mais rappelez-vous toujours que c'est Spinoza qui l'a approchée de plus près." Lagneau se proposait de souder, de réconcilier Spinoza et Kant. Il disait : "L'impératif catégorique! non, il faudrait dire le consultatif catégorique!" Ce grand métaphysicien, Desjardins le vante parce qu'il soignait sa servante. C'est mal comprendre la hiérarchie des beautés et des mérites. La moralité de Lagneau, c'est bien, mais dans son ordre il a fait mieux.» (*Mes Cahiers, L'Œuvre de Maurice Barrès*, annotée par Philippe Barrès, Club de l'honnête homme, 1965-1969, 20 vol.[désignée ci-dessous *ŒB.*], t. XIII, p. 62.) Jules Lagneau (1851-1894), successeur de Burdeau au lycée de Nancy, fonda avec Desjardins l'Union pour l'action morale. Sur les relations entre Lagneau et Desjardins, voir André Canivez, « *Le Devoir présent* de Paul Desjardins et les réactions de Jules Lagneau », *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Paris, Presse universitaire de France, 1964, pp. 48-76.
 23. Lucien Muhlfeld, « Chronique de la littérature », *La Revue blanche*, février 1892, pp. 109-114.
 24. Fernand Gregh, « La question présente et le "Devoir présent" de M. Paul Desjardins », *Le Banquet*, n° 1, 1892, pp. 24-28.

25. *Ibid.*, p. 25.
26. *Revue blanche*, février 1892, n° 5, « Calendrier », pp. 189-190.
27. Il s'agit bien entendu de l'héroïne du *Jardin de Bérénice*.
28. Robert Herdey, « Critique de la raison pratique », *Le Banquet*, avril, 1892, pp. 56-57.
29. Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1924, 18^e édition, n. 5, p. 1111.
30. *Ibid.*, pp. 1110-1111.
31. *Corr.*, t. I, p. 193.
32. *Les Plaisirs et les jours*, dans Jean Santeuil [désigné ci-dessous JS.] précédé de *Les Plaisirs et les jours* [désignés ci-dessous PJ.], édition établie par Pierre Clarac avec la collaboration d'Yves Sandre, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 97.
33. En ce qui concerne l'influence de Barrès sur le Proust des *Plaisirs et les jours*, Anne Henry reconnaît l'empreinte du *Jardin de Bérénice* dans le fragment « À une snob » (PJ, p. 45.) (« *Les Plaisirs et les Jours* : chronologie et métempsychose », in *Études proustiennes I*, « Cahiers Marcel Proust 6 », Paris, Gallimard, 1973, pp. 72-73.) ; À propos de la dédicace à Willy Heath, Thierry Laget note que l'idée de dédier un livre à un ami mort peut provenir de Barrès qui a offert son *Du sang, de la volupté et de la mort* (1894) à Jules Tellier, en lui consacrant la préface. (*Les Plaisirs et les jours*, suivi de *L'Indifférent* et autres textes, Paris, Gallimard, « folio », 1993, note de p. 39.)
34. Cf. *Corr.*, t. I, p. 170 ; Fernand Gregh, *L'Âge d'or*, *op. cit.*, p. 188 ; Anne Henry, *Marcel Proust, théorie pour une esthétique*, *op. cit.*, p. 13.
35. Cf. George D. Painter, *Marcel Proust*, traduit de l'anglais par G. Cattau et R.-P. Vial et préfacé par George Cattau, Paris, Mercure de France, 1966, 2 vol., t. 1, p. 99 ; Henri Bonnet, *Alphonse Darlu (1849-1921), maître de philosophie de Marcel Proust*, suivi d'une étude critique du *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Nizet, 1961. Au contraire, Anne Henry s'efforce de remplacer Darlu par Gabriel Séailles, le professeur de la Sorbonne, pour le « maître » de Proust. (cf. *op. cit.*, p. 86 sq.)
36. Cf. Henri Bonnet, *op. cit.*, pp. 15-20.
37. Derrière ce personnage, on a vu se profiler les deux professeurs de philosophie au lycée de Nancy : Auguste Burdeau (1851-1894) et son successeur Jules Lagneau (voir notre note 22). C'est en 1879 que Barrès a rencontré Burdeau au lycée de Nancy. Traducteur de Spencer, de Kant et de Schopenhauer, ce jeune professeur déjà renommé ne resta que quatre mois au lycée de Nancy, pour suivre un brillant itinéraire : professeur du lycée Louis-le-Grand (où il enseigne à Léon Daudet et Paul Claudel), directeur de cabinet de Paul Bert, ministre de l'Instruction publique dans le cabinet de Gambetta et député du Rhône. C'est ainsi que Burdeau retrouvera son ancien élève Barrès à la Chambre des députés. Cf. Albert Thibaudet, *La République des professeurs*, Paris, Grasset, 1927, « Héritiers et boursiers », pp. 120-149 ; Maurice Davanture, « Barrès, Burdeau, Bouteiller », *Maurice Barrès. Actes du colloque organisé par la faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université de Nancy*, 1963, pp. 33-44 ; Jean-François Sirinelli, « Littérature et politique : le cas Burdeau-Bouteiller », *Revue historique*, 1894, t. CCLXXII, pp. 90-111 ; Yves Chiron, *Maurice Barrès, le prince de la jeunesse*, Paris, Perrin, 1986, pp. 29-33 ; François Broche, *Maurice Barrès*, Paris, J.-C. Lattès, 1987, pp. 50-58.

38. Tandis qu'Henri Bonnet se contente de comparer Bouteiller-Burdeau et Beulier-Darlu (*op. cit.*, pp. 85-86.), Anne Henry considère que Proust se dresse contre Barrès en créant le personnage de Beulier. Than-Vân Ton-That ajoute quelques ressemblances entre Bouteiller et Beulier. (art. cité, pp. 36-40.) Mais notons que plus tard Darlu se désabusera de son culte kantien: « Je puis dire que moi-même j'ai été amené par la pratique de l'enseignement à reconnaître l'insuffisance du kantisme; je me suis aperçu que l'idée du devoir ne se suffit pas et qu'il faut proposer aux volontés un objet, susciter l'enthousiasme par un grand objet. » (*Essai d'une philosophie de la Solidarité*, 1902, Paris, Félix Alcan, p. 161.)
39. *Les Déracinés*, dans *EB.*, t. III, p. 161. « Je dois toujours agir de telle sorte que je puisse vouloir que mon action serve de règle universelle » (*Ibid.*, p. 26.) Cette traduction libre des *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1785) sert de leitmotiv funeste dans *Les Déracinés*.
40. Dans une lettre à Barrès, Proust se compare à Bouteiller pour expliquer son attitude idéaliste concernant l'art. (*Corr.*, t. IV, p. 93.) Ajoutons toutefois que Barrès est lui aussi subjugué par son professeur de philosophie, avant de devenir son plus redoutable ennemi et de trouver ainsi sa propre voix.
41. Publié pour la première fois par Larkin B. Price dans « Trois fragments sacrifiés et deux portraits (1892-1895) », *BMP*, n° 19, 1969, p. 804. Toutefois, nous adoptons la transcription relevée dans *PJ*, n. 1, p. 120. La même note montre la première ligne biffée : « Un entretien sur l'amitié devrait ressembler à l'amitié elle-même. »
42. Novalis, *Pollens, Œuvres complètes*, édition établie et présentée par Amiel Guerne, Paris, Gallimard, 1975, t. I, p. 355. Ajoutons en passant le dernier grain de pollen : « l'art d'écrire des livres n'est pas encore inventé. Mais il est sur le point de l'être. Des fragments de ce genre-ci sont des semences littéraires : il se peut, certes, qu'il y ait dans leur nombre beaucoup de grains stériles, mais qu'importe, s'il y en a seulement quelques-unes qui poussent ! » (*Ibid.*, p. 378.)
43. *JS.*, p. 267. En ce qui concerne la métaphore botanique de ce passage, il est fort probable que Proust l'emprunte à Barrès : « il [=Bouteiller] fait avec ampleur son geste de semeur et ignore absolument ce que devient la graine. [...] Pour qu'il prévît sa moisson, il eût fallu qu'il connût son terrain ; c'est une étude qu'il dédaigne. » (Barrès, *Les Déracinés*, éd. citée, p. 23.)
44. Cf. Anne Henry, *op. cit.*, pp. 22-23.
45. Jean-Yves Tadié, *Marcel Proust, Biographie*, Paris, Gallimard, 1996, p. 251. À l'égard des épigraphes empruntées à *l'Imitation*, Tadié reconnaît l'influence de Darlu qui voyait dans ce livre « le bréviaire de beaucoup de penseurs contemporains ». (*Ibid.*)
46. Mona Ozouf, l'article « Fraternité », dans François Furet et Mona Ozouf, *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Paris, Flammarion, 1988, p. 732.
47. *Ibid.*, p. 734.
48. Dans une copieuse note de la traduction de *Sésame et les Lys* de Ruskin, Proust recoupera l'auteur de la *Bible de l'Humanité* et le souvenir du maître : « Je me souviens encore de la façon dont le maître le plus admirable que j'aie connu, l'homme qui a eu la plus grande influence sur ma pensée, M. Darlu, aujourd'hui Inspecteur général de l'Université, comparait à ce chapitre des *Mémorables* le chapitre de la *Bible de l'Humanité* sur Hercule. » (John Ruskin, *Sésame et les Lys*, traduction, notes et

- préface par Marcel Proust, Paris, Mercure de France, 1906, n. 1, p. 146.)
49. Cité par Mona Ozouf, *op. cit.*, p. 737.
 50. Michelet, *Bible de l'humanité, Œuvres complètes de Michelet*, Paris, Calmann-Lévy, 1890, p. 63.
 51. Michelet, *Le Peuple* (1846), présentation, notes et bibliographie par Paul Viallaneix, Paris, GF Flammarion, 1974, p. 181.
 52. *Bible de l'humanité, op. cit.*, p. 13.
 53. Alphonse Darlu, « Réflexions d'un philosophe sur les questions du jour : La Solidarité », *Revue de Métaphysique et de Morale*, janvier 1897, p. 128. Darlu souligne.
 54. Cf. Michelet, *Histoire de la Révolution française*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1952, pp. 5, 6, 26.
 55. *Corr.*, t. VIII, p. 294.
 56. Dans une lettre adressée à Daniel Halévy en 1888, Proust cite le nom de Sully Prudhomme parmi ses écrivains préférés du XIX^e siècle. (*Corr.*, t. XXI, p. 552.)
 57. Cité par Proust, dans une lettre à Louis d'Albufera, *Corr.*, VIII, p. 294. Nous soulignons. Sur cette lettre, voir Luc Fraisse, *Proust au miroir de sa correspondance*, Paris, SEDES, 1996, pp. 234-235.
 58. Sully Prudhomme, « La Bible de l'Humanité », *La Revue bleue*, le 1^{er} septembre 1898, pp. 5-36 ; Michelet, *Bible de l'humanité, Œuvres complètes de Michelet*, Paris, Calmann-Lévy, t. XXXVI, 1898.
 59. Paul Desjardins, *op. cit.*, p. 9.
 60. *PJ*, p. 120.
 61. Voir la note de Francine Goujon dans *RTP*, t. I, n. 2, p. 7.
 62. *Ibid.*, t. I, p. 7.
 63. *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957 ; 8^e éd., coll. « Quadrige », 2000, pp. 26-27.
 64. Voir notre note 38.
 65. *JS*, p. 260.
 66. *Sous l'œil des Barbares* (1888), dans *EB*, t. I, p. 83.
 67. *Ibid.* Nous soulignons.
 68. *Un homme libre*, dans *EB*, t. I, pp. 199-200. Barrès souligne.
 69. *RTP*, t. I, p. CXIV. Henri Bonnet suppose lui aussi que Proust a lu ce roman de Barrès, « première œuvre marquante du jeune écrivain alors anarchisant » (*op. cit.*, pp. 65-66.)
 70. Paris, A. Lemerre, 1888. En même année, Barrès publia *Sensations de Paris. Le Quartier Latin. Ces Messieurs. Ces Dames*, Paris, Dalou ; *Huit jours chez Monsieur Renan*, Paris, A. Dupret. Pour ce qui concerne cette dernière plaquette, Proust le lut à Robert de Billy. Cf. Robert de Billy, *Marcel Proust. Lettres et conversations*, Paris, éd. des Portiques, 1930, p. 91.
 71. *Trois stations de psychothérapie* (1891), dans *EB*, t. II, p. 342. Souligné par Barrès.